

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 20 SEPTEMBRE 1884.

No. 39

## Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 3c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

A ANTOINE L.\*\*\*

ENFANT DE M. G. L.\*\*\*

O mon enfant, ta vie est déjà quelque chose !  
Dans ton oeil à demi voilé, tendre et serene,  
On distingue bientôt une pensée éclosée  
Comme en sa coquille, un poussin.

Ta lèvre, qu'un oiseau prendrait pour une source  
D'où découle sans fin un lait pur et sans fiel,  
Nous murmure déjà des mots qui, dans leur course,  
Toujours remontent vers le ciel.

Aucun vent sur ta vie, aussi fraîche, aussi pure  
Qu'une perle cachée au fond des océans,  
N'est venu, de son aile éclaboussante, impure,  
Ternir encor tes jeunes ans.

Tu ne connais du monde, enfant, qu'un cœur de mère,  
Qu'une caresse mise à ton front faible et doux,  
Et ce baiser d'amour que te donne ton père  
Quand tu souris sur ses genoux.

Hélas ! qui sait ? plus tard—ô mon enfant ! pardonne  
De jeter sur ton front des ombres à venir,  
De soufler sur ton cœur ce vent qui tourbillonne  
Sur les ailes de l'avenir—

Plus tard, tu prendras place au festin de la vie,  
Tu verras s'envoler tes mille illusions,  
Il te faudra lutter, car l'enfance est suivie  
De luttres et de passions.

La vie est une fleur que la douleur effeuille,  
Qui brille le matin pour charmer le regard,  
Toute larme qui tombe en arrache une feuille  
Que le vent emporte au hasard.

Deux voix à notre oreille, échos d'un autre monde,  
Phares vus de la mer où nous gémissons tous,  
De leur pure rosée ou de leur fange immonde,  
Soufflent leur haleine sur nous.

L'une, dont la morsure empoisonne la vie,  
Reflet noir et hideux du séjour infernal,  
S'empare de nos cœurs et sans cesse nous crie,  
Horrible et sombre :—Fais le mal.

L'autre, comme un parfum de nard ou de cinname,  
Comme un accord touchant du harpe aérien,  
De son rayon mystique enveloppe notre âme,  
Et nous dit toujours :—Fais le bien.

Enfant, tu vois déjà—bien que tu sois novice,  
Bien que tu sois encor d'innocence vêtu—  
Que l'une fait glisser sur la pente du vice,  
Que l'autre mène à la vertu.

Veux-tu toujours, enfant, être pur comme l'ange,  
Ne jamais projeter d'ombre sur ton soleil,  
Et, bien que sous le ciel tout s'efface et tout change,  
Joyeux, rester toujours pareil ?

Fais de ton cœur une urne où brûlera la myrrhe,  
Aime tout ce que Dieu dans sa bonté bénit,  
Fais que ton oeil d'azur, où ton âme se mire,  
D'aucune ombre ne soit terni.

Laisse aller ta pensée où s'en va la prière ;  
Fais l'aumône, le cœur s'épure par le don,  
Et, si quelqu'un te frappe ou méprise ton frère,  
Venge-toi par le pardon.

A. G. L. DESAULNIERS.

## CHRONIQUE.

Contrairement à mes habitudes je ne me plaindrai ni de la chaleur ni du froid ; je n'invoquerai pas même la rareté des sujets à traiter. Aujourd'hui ils abondent, et—les heureux coquins—ils roulent presque tous sur la femme. Vous voyez que j'aurais mauvaise grâce à laisser même soupçonner, que je ne sais pas trop quoi dire. C'est, au contraire ce qu'il ne faut pas dire, qui m'embarrasse.

Il s'agit presque de faire le tour du monde, mais beaucoup plus rapidement que le héros de Jules Verne qui mettait quatre-vingts longs jours à faire le trajet.

Je promets à mes lecteurs de les faire passer par les Etats-Unis, le Canada, Paris et la Suisse, dans un quart-d'heure.

\*\*\*

Reste à savoir si dans ce rapide voyage je saurai conduire avec autant d'habileté que le cocher Shelling qui tout en faisant caracoler les chevaux de M. Morosini, le millionnaire new-yorkais, a su lui voler le cœur de sa fille et sa fille elle-même.

Autrefois les princesses épousaient les bergers ; de nos jours les héritières—les seules vraies princesses du siècle—épousent leurs cochers. Mais les gardeurs de moutons ont, depuis longtemps, vu leurs beaux jours, quand ceux des gardeurs de chevaux finiront-ils ?

Cela devient agaçant au superlatif, de voir cet acharnement du sort et de la fortune envers une profession qui en vaut peut-être une autre, mais qui, enfin, n'est pas la seule qui puisse inspirer les grandes passions.

Savoir bien conduire un cheval n'implique pas nécessairement qu'on rendra une femme heureuse.

\*\*\*

Après tout, en y songeant bien, un cocher sait au moins conduire quelque chose. Et cela vaut

encore mieux que cette légion de blancs-becs qui font la chasse aux dots et qui ne savent seulement pas se conduire eux-mêmes.

Cette demoiselle Morosini, en sacrifiant à la mode du jour, a peut-être montré autant d'intelligence que la malheureuse madame Lynam, cette prétendue folle qu'on a enfermée pendant deux ans dans une cabane, et qui après ce long martyre, où bien des fortes têtes auraient succombés rend un témoignage merveilleux de lucidité et impitoyable de logique.

Les détails de ce procès sont navrants. J'ai suivi, ému, les péripéties de la cause, et pour moi, le seul tort de cette femme c'est d'avoir aimé ses enfants et de s'être montrée jalouse de l'estime de son mari.

Lorsque suspendue aux grillages de son cachet elle voit ses enfants sur la pelouse et qu'elle leur exprime ses tendresses maternelles, les médecins appellent cela des hallucinations et ils ordonnent des douches et la camisole de force. A l'audience les deux petites filles en larmes déclarent qu'à plusieurs reprises on les a conduites sous la fenêtre de leur mère internée, et que la déposition de la prétendue folle est scrupuleusement vraie.

Comment se peut-il que dans ce siècle de lumières et de philanthropie des hommes de science puissent commettre de telles bévues et que des personnes qui se consacrent au bonheur de l'humanité souffrante puissent, pendant des années être les spectatrices de telles atrocités ?

\*\*\*

Ottawa ne veut pas rester en arrière en fait d'escapade de jeunesse. Deux colombes s'aimaient d'un amour tendre. Oui, c'est une vraie fable. Ces colombes amoureuses se sont envolées.

L'héroïne est bien connue à Montréal, et à Québec où elle passait chaque été pour se rendre à Cacouna ou la Malbaie, passer la belle saison. Jeune et jolie, elle était la coqueluche de tout le monde.

Gentille brunette aux yeux brillants comme deux diamants, elle savait se faire adorer. Mais à force de faire le papillon, elle se brula elle-même les ailes. Un jour Miss Eva Pattee, la fille d'une des plus riches marchands de bois d'Ottawa, fit part à son père de ses projets de mariage avec le fils de l'hon. John Carling, maître-général des postes. Comme la jeune fille n'était encore qu'une enfant, son père ne la prit pas au sérieux.

Alors, sans dire un mot à personne, elle part avec son fiancé, âgé de 18 ans, et ils viennent à Montréal, où ils se firent marier par un ministre, et le lendemain l'heureux couple partait pour un voyage de noces à Boston.

Que voit-on depuis quelque temps ? Des caissiers de banque qui prennent la fuite et des amoureux qui s'envolent. L'amour et l'argent sont deux écueils qui ont causé bien des naufrages !

\*\*\*

On croyait que les Bas-Bleus avaient renoncé à tous leurs projets scientifiques. C'est une erreur. On a trop présumé. Elles viennent de s'affirmer à Paris dans un grand diner sans fausse modestie, d'après elles.

Dans leur savantissime assemblée, l'une d'elle dit avec enthousiasme :

« Le temps n'est pas encore venu en France où l'on permet à la femme d'avoir du talent et de penser à autre chose qu'aux chiffons et aux fanfreluches : longtemps encore on nous jettera au visage la vieille rengaine qui consiste à faire bouillir le pot au feu et à débarbouiller les marmots : aussi je ne veux nullement essayer de nous faire pardonner nos bas d'azur ; nous les arborons cette fois, crânement et nous avons lancé l'idée de nous réunir une fois chaque mois, ne demandant aux initiées qu'un peu de talent, le plus d'esprit possible, et la dose de beauté que possède toute femme intelligente doublée d'une Parisienne. »

Elles sont fières du titre de Bas-Bleus qu'on leur décerne maintenant. Elles y ont gagné, puisqu'autrefois, on les appelait *les précieuses ridicules*. Leur satisfaction n'est qu'une illusion ; car le nom qu'elles portent maintenant nous rappelle toujours un peu celui qu'elles portaient jadis.

Je donnerai un autre spécimen de discours de ces Bas-Bleus. Une autre s'écrie :

« Done il est bien convenu qu'aujourd'hui nous adoptons et nous nous parons de ce joli nom de Bas-Bleus, nous le gravons sur nos bannières, nous le mettons sur nos cartes de visite avec l'orgueil d'un soldat fier du ruban rouge, et en attendant qu'il vienne un autre Molière pour rire et pour faire rire à nos dépens, nous restons les délicates et les lettrées, qui avec un grain d'esprit—ce grand faiseurs de jolies choses—servons un régal digne des dieux quand nous voulons bien y ajouter un grain d'amour. »

Si elles veulent bien y ajouter un grain d'amour ! On voit que le bas est transparent. Il laisse apercevoir la femme à travers. Je parie qu'il y a même des coeurs brisés parmi ces Bas-Bleus. Mais le coeur d'une femme est comme les fines dentelles, les raccommodages ne se voient pas.

Mais elles visent surtout à avoir de l'esprit. Je crois qu'elles possèdent l'esprit du temps, et quelquefois même le temps d'avoir de l'esprit.

\*  
\* \*

En Suisse, la gloire des jeunes filles est de se rendre habile au tir. Si elles entrent en ménage, leur mari ont besoin de filer doux. Elles seront d'autant plus dangereuses qu'elles seront plus adroites. Elles sont d'avis que c'est un progrès : Part de savoir tuer.

Je suis de ceux qui croient que les hommes ne doivent pas avoir le monopole de tout, et que les femmes sont absolument aussi intelligentes et aussi adroites que les représentants du sexe fort.

Aujourd'hui elles veulent tirer le pistolet et elles mettent dans le mille aussi bien et mieux que leurs maris.

En tout cas, ce genre de sport en vaut bien un autre, et M. Prudhomme vous dira qu'il aime mieux voir sa fille passer sa journée à trouver des cartons qu'à se maquiller.

D'autant plus que l'un n'empêche pas l'autre.

Que les jeunes femmes continuent donc à cultiver le noble art des armes, qu'elles deviennent fortes à l'épée, au sabre, au revolver, à la carabine, elles y gagneront en force, en grâce, en adresse et en sécurité.

Et ce ne sera pas un des moindres attraits d'une jeune fille quand un père pourra dire à son futur gendre :

—Et j'ajoute, monsieur, que ma fille tire admirablement le pistolet.

FERNAND.

## LA MORT POUR L'AMOUR.

Partout on lui prêtait une puissance fatale, et lorsque pour la première fois il la vit, il fut frappé par ce regard glauque, aux lumières troublées, qui pâlement rayonnait sous un épais bandeau de cheveux blonds, cachant le front tout entier.

Ce soir-là, elle venait seule et lente, longeant le bord extrême d'une falaise escarpée, sans souci des vertiges, bercée par l'attirante chanson du flot qui montait.

Son histoire était celle de Sara, fille de Raguël, et, comme cette sœur lointaine de sa destinée, ceux qui l'aimaient étaient mystérieusement frappés. Les preuves étaient formelles ; les noms cités faisaient foi.

Un jeune artiste s'était épris d'elle, en premier lieu.

Au temps qu'il faisait sa cour, il se noya dans une excursion aux lacs en allant lui cueillir une fleur, au bord d'un roc inabordable.

Plus tard, ayant été admis à dire ses vœux, un autre homme fut tué par son cheval, en volant à bride abattue vers la ville voisine, pour chercher un bijou qu'elle avait remarqué.

Un troisième enfin, brave, en dépit des exemples, et amoureux jusqu'au délire, était mort d'ivresse tendre, à ses pieds, pendant une valse qu'elle avait daigné danser avec lui.

Les ombres de ses victimes troublaient-elles jamais ses rêves ?

On ne le savait pas, car, merveilleusement belle toujours, elle conservait le même sourire indécis et froid, qui semblait signifier :

« Qu'importe !... Pour moi, l'on peut bien affronter la mort !... »

Tandis qu'elle avançait, inquiétante et gracieuse, il ressentait une épouvante. Aussi, cette beauté méchante l'exaspérait et le pénétrait d'une sensation bizarre, mélange d'extase et d'horreur, qu'il n'avait pas pris la peine de lui cacher.

Leurs yeux se rencontrèrent tout à coup, et voici que ceux de la femme ne lui semblèrent plus cruels.

Une douceur s'y lisait, et un attendrissement les mouillait de son humide transparence.

D'une voix mélancolique et pure, telle qu'on se figure l'incantation des sirènes luisantes, balancées sur les eaux d'argent, elle dit ces mots :

Coeur glacé,  
Coeur charmé,  
C'est ton sort,  
Donne, ou reçois la mort !

Puis elle lui fit signe de garder le silence et de la suivre.

Curieusement, il obéit.

Pendant qu'ils gravissaient la pente rude de la falaise altière, elle murmura :

« C'est le refrain d'une vieille balade qu'une mendicante chantait au pied de la fenêtre, à l'heure où je naissais. »

« On voulut la chasser, et, furieuse de l'injure, elle étendit son bras maigre dans la direction de la demeure, et maudit ce moment ; j'ai subi la loi sombre... »

« Ils sont morts, ceux qui m'ont aimée ; moi, je dois mourir par celui que j'aimerai. » De nouveau elle répéta :

Coeur glacé,  
Coeur charmé... !

Et, comme il restait songeur, à contempler l'immense mer, bondissant sous la lune en son plein, il sentit qu'elle cherchait sa main.

Et leurs yeux s'étant joints une fois encore, il devina aux siens une implorante et muette interrogation....

Sans dire une parole, se souvenant de ceux qui étaient morts, il détourna la tête dans un implacable refus vengeur.

Alors, penchant brusquement son corps dans le vide, comme si elle eût voulu s'élançer pour un envollement, elle rejeta sa main, et tordant avec désespoir ses beaux bras levés dans la clarté nocturne, elle soupira :

Coeur charmé,  
C'est ton sort !...

Puis, dans l'abîme où grondaient les vagues aboyeuses, elle tomba.

CANTELAUS.

## La Course du Temps.

Elles marchent, elles courent, elles volent les heures de la journée, entraînant avec elles nos destinées rapides et nos peines avec nos plaisirs ! tandis que l'aiguille, cette voyageuse au pas régulier et sûr, accomplit sur le cadran sa révolution accoutumée, et que le soleil, ce céleste mesureur du temps comme de l'espace, marque sa route lumineuse sur l'azur des cieux, la prière et l'étude, ces deux fidèles compagnes de l'homme, l'aident à employer les heures, et les anges écrivent, dans le Livre qui témoignera pour ou contre chacun de nous au dernier jour, les larmes du pauvre essuyées, ses gémissements écoutés, sa faim apaisée, sa soif étanchée, sa nudité couverte, ses misères secourues, ou les plaintes de la veuve méprisées, l'héritage de l'orphelin envahi, l'infortune du vieillard délaissé près de son foyer éteint.

Les Heures ne s'arrêtent pour personne. André Chénier les voyait fuir dans son cachot de la Conciergerie, et, plein de sombres pensées, il suivait sur le cadran la marche de l'aiguille qui allait marquer le moment où le temps s'arrêterait pour lui, et le laisserait compter par l'éternité. Alors ses sombres pressentiments s'épanchaient dans ces vers mélancoliques, derniers adieux du poète à la vie qui paraissait si belle à sa jeunesse :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre  
Anime la fin d'un beau jour,  
Au pied de l'échafaud j'essaye encore ma lyre.  
Peut-être est-ce bientôt mon tour ;  
Peut-être avant que l'heure, en cercle promenée,  
Ait posé sur l'émail brillant,  
Dans les soixante pas où sa route est bornée,  
Son pied sonore et vigilant,  
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière,  
Avant que de ses deux moitiés  
Ce vers que je commence ait atteint la dernière.

Et pendant que ces stances s'échappaient de l'âme du poète comme les derniers jets d'une source qui va tarir, l'heure inexorable marchait toujours !

Les Heures ne s'arrêtent pour personne. En vain, au plus beau temps de la vie, quand la jeunesse et la poésie entrelaçaient leurs palmes sur son front glorieux, Lamartine voulait suspendre le cours des heures ; en vain s'écriait-il :

O temps, suspends ton vol, et vous heures propices  
Suspendez votre cours ;  
Laissez-nous savourer les rapides délices  
Des plus beaux de nos jours !  
Assez de malheureux, ici-bas, vous implorant,  
Coulez, coulez pour eux !  
Prenez avec leurs jours les maux qui les dévorent ;  
Oubliez les heureux !

Pendant que ces stances s'épanchaient dans l'âme du poète comme d'une urne trop pleine qui laisse déborder ses flots, l'heure marchait toujours !

Il y a bien des siècles qu'Horace, ce gracieux et poétique écho de la doctrine d'Epicure, exhortait Leuconocé, au nom de cette fuite des heures, à cueillir chaque journée sur l'arbre du temps, comme la rose éphémère qu'on craint de voir pâlir ; bien des siècles qu'il rappelait à Posthume, pour l'engager à saisir au passage le plaisir qui s'envole, qu'il faudrait bientôt quitter sa demeure, sa maison, une épouse chérie, pour entrer dans cette sombre demeure sur laquelle le noir cyprès, dernier compagnon de son maître, parmi tant d'arbres plantés par sa main, étendait seul ses sombres rameaux. Une plus haute et plus sainte morale a remplacé celle du poète de Tibur.

Heureux celui qui se souvient de la fuite des heures, non pour jouir du temps qui passe, mais pour le bien employer ! Heureux celui pour qui chaque heure ramène un devoir toujours fidèlement accompli, un repos acheté par le travail auquel on a préparé l'esprit ou le corps ravivé par ce repos fécond ! Les Heures sont filles du Temps ; mais, dans le champ borné qu'elles mesurent, les grands hommes cueillent les palmes de l'immortalité, les hommes de bien sèment la moisson que l'éternité verra se lever.

Et pendant que j'écris ces lignes rapides, l'heure marche toujours !

A. N.

## COMME IL M'AIME.

QUATRIÈME LETTRE.

Cacouna, 1er août 1884.

D'abord, ma jolie, je commencerai par le commencement. S'il y a surprise à la fin, je veux qu'elle soit pour toi comme pour moi.

Ce matin, sitôt habillée, j'ai couru dire bonjour à maman encore dans son lit. Elle m'a pris la tête dans ses mains et m'a embrassée plus fort que de coutume.

—Tu es une grande fille maintenant, Charlotte.

—Oui, maman.

—M. N..... m'a entretenue hier d'un projet très sérieux.

—Oui, maman.

—Il m'a demandé ce que tu sais bien.

—Oui, maman.

A ce troisième oui, je devins pourpre.

—Il sera ici dans une heure... pour toi. J'aurais voulu demeurer à tes côtés en un pareil moment ; mais M. N..... pense qu'il vaut mieux que vous soyez seuls tous deux. Ma présence le gênerait, l'intimiderait ; et il aura peut-être besoin de tous ses moyens de persuasion... Ce n'est pas que je craigne de te voir faiblir au moment décisif... Tu n'es plus une enfant... Tu sauras bien te conduire. Tu éprouveras peut-être un peu d'émotion ; mais tu te remettras vite... et, une fois l'affaire enlevée, tu seras bien contente.

—Oh oui, maman !

Et, sur ce, maman se leva, fit sa toilette, se pomponna. Je l'aidai de de mon mieux et, quand elle fut prête :

—Au revoir, ma chérie, me dit-elle.

Elle me baisa au front... et partit.

Je me blottis dans le salon, au fond d'un grand fauteuil, et les paupières mi-closes, le cœur battant un peu, je me laissai aller au plus doux des rêves.

Je n'attendis pas longtemps. Au bout d'une demi-heure environ, M. N..... fit son entrée. Élégant, ganté de frais, il s'avança vers moi et, d'une voix pénétrante :

—Merei, dit-il.

Je fermai les yeux, tant j'étais émue. Il vit mon trouble.

—Je vous fais donc bien peur, mon enfant ?

Alors, moi, souriant à moitié :

—Vous voyez bien que non, puisque j'ai consenti à ce que vous désiriez.

—Vous serez bien heureuse.

—Et vous ?

—Oh ! moi aussi, heureux à un point que je ne saurais dire.

Il posa son chapeau sur le guéridon et, prenant une chaise, s'assit tout à côté de moi. Je voulus tenter de me lever ; mais lui me prenant les deux mains, me retint tendrement :

—Restez, ma chère enfant, restez. Il faut que vous soyez là..., sur ce fauteuil.

Ayant ainsi parlé, il enleva ses gants.

—Alors, bien vrai, vous n'êtes pas effrayée ?

—Mais non. J'ai confiance en vous.

—Brave petite fille ! Vous avez du courage !

—En ai-je besoin ?

—Non. Vous ne souffrirez pas ; mais l'appréhension...

—Quelle appréhension voulez-vous que j'aie... avec vous ?

—Comme vous êtes bonne ! Vous me flattez !

—Je ne vous flatte pas. Mon opinion est arrêtée sur votre compte. Je suis bien sûre de n'avoir jamais à me repentir de mon choix.

—Je vous le jure, mademoiselle.

Les gants enlevés, il les mit soigneusement dans sa poche et fit deux ou trois fois le tour de la pièce comme s'il ne trouvait rien à me dire et qu'il cherchât ses idées. Moi, j'étais toujours enfoncée sur le fauteuil. Il avait voulu que je fusse à cette place : n'était-il pas déjà mon maître et ne devais-je pas lui obéir ?

Et, pendant qu'il passait et repassait devant moi, les réflexions me venaient en foule.

Comme il m'aime ! pensais-je. Faut-il que son cœur soit plein de moi pour que cet homme fort se trouble à ce point en ma présence ! pour que les mots d'amour qu'il a sur les lèvres n'osent point sortir ! Comme il m'aime !

Tout à coup, il s'arrêta devant le guéridon, me tournant le dos. Il sortit de sa poche un petit étui noir, et de l'étui, quelque chose de brillant..., la bague des fiançailles, sans doute.

Il la cacha rapidement dans sa manche et s'avança vers moi. Je tremblais. Il mit un genou à terre, et, le bras droit pendant, me glissa doucement, doucement, le bras gauche autour de la taille.

Il me regardait avec des yeux dont je ne saurais analyser l'expression ; puis, soudain, remonta sa main gauche jusqu'à ma tête, qu'il rapprocha de la sienne comme pour un baiser. J'entr'ouvrais les lèvres, souriante... Sa main droite se releva... Je vis un instrument d'acier devant mes yeux, rapide comme l'éclair... Je sentis quelque chose qu'on introduisait de force dans ma bouche... Je poussai un cri terrible et envoyai le monsieur rouler sur le parquet. Il se releva, étonné :

—Eh quoi, mademoiselle ! Tout à l'heure vous vouliez bien... Mon projet... Votre défaut de nature sur la mâchoire inférieure... le redressement... Vous ne pouvez refuser maintenant...

Et le voilà qui s'avance de nouveau vers moi, l'instrument de torture à la main.

Je poussai un second cri tout aussi terrible que le premier, et, glacée de peur, je courus me cacher dans ma chambre, fermant la porte à verrou et laissant mon bourreau seul dans le salon.

Une fois hors de danger, je me jetai sur mon lit sanglotant. Était-il possible que je l'eusse aimé cet homme ? Et j'avais cru... Oh ! désillusion !

J'entendis, bientôt après, comme un échange de paroles. C'était ma mère qui rentrait. Une conversation animée... une discussion... puis un bruit de porte. M. Auguste était parti.

Ma mère vint frapper chez moi. J'ouvris et je me jetai dans ses bras en sanglotant.

—Eh bien, ma fillette, tu as eu peur. Au dernier moment, le courage t'a manqué ? C'eût été gentil

pourtant de voir se rejoindre un jour ces deux vilaines dents qui s'éloignent...

—Je ne savais pas, maman..., je ne pouvais pas savoir... On ne m'avait pas dit...

—Tu ne connaissais pas la profession de M..... Que croyais-tu donc qu'il était ?

—Je croyais..., je me figurais..., une idée impossible... ; mais c'est fini maintenant..., bien fini..., je suis remise... Embrasse-moi... Sortons, veux-tu ?

Et Voilà, ma chère aimée, comment s'est clos mon roman. J'ai eu le cœur gros pendant deux heures, et, à présent, je suis consolée. Ne parle de mon erreur à personne et déchire mes lettres. Plutôt, non ; ne les déchire pas. Rends-les-moi. Je les montrerai à Jacques, dans quelques années... quand nous serons mariés.

CHARLOTTE.

## LÉGENDE DU TRAVAIL DES FEMMES.

L'existence et le travail d'une femme des champs me remet en mémoire une courte légende que raconta jadis un vieux bucheron.

Je ne jurerais pas que son orthodoxie soit irréprochable ; en revanche, elle apprécie fort sensément la valeur morale du travail. Trois femmes parlementaient à la porte du Paradis avec le méticuleux saint Pierre.

—Moi, dit la première, j'ai été volage, puis, comme ma patronne Madeleine, j'ai médité, j'ai jeuné dans le désert.—Pierre haussa les épaules, et tandis que celle-là s'avançait effrontément, il la regarde avec l'humeur du soldat qui n'approuve pas sa consigne. La deuxième montra des genoux meurtris, des paupières rougies par les veilles.—Moi, dit-elle, j'ai prié le Seigneur jour et nuit ! Hélas ! répliqua l'apôtre, moi aussi j'avais prié avec le Divin Maître dans le Jardin des Oliviers, et cela ne m'a pas empêché de l'avoir renié trois fois avant que le coq n'eût chanté ! Passez ma fille. Et vous, qu'avez-vous fait sur cette terre, demanda-t-il à la troisième, qui était une vieille femme au dos vouté.—J'ai travaillé, répondit simplement la bonne femme, et en même temps elle montra au portier céleste ses mains calleuses, ses doigts noueux, ses ongles usés jusqu'à leur racine.—A la bonne heure, lui dit saint Pierre, entre hardiment, assieds-toi au premier rang des élus ; tu es certainement celle qui a le moins péché, le diable n'a jamais eu le temps de te parler à l'oreille."

## EXEMPLE A SUIVRE.

Un grand nombre de nos abonnés se sont acquittés du paiement de leur abonnement avec une ponctualité qui leur fait honneur. Mais il y en a qui paraissent croire que l'abonnement à un journal ne se paye que s'il reste de l'argent.

Nos lecteurs savent que l'abonnement au *Journal du Dimanche* est payable d'avance. Plusieurs ont abusé de la facilité qu'on leur a accordée, en dépassant ainsi les limites du juste. Ils font erreur s'ils pensent qu'ils ont jusqu'à la fin de l'année pour payer. Il serait désirable de voir ces abonnés retardataires, tant de la ville que de la campagne, suivre l'exemple de ceux qui ont payé avec tant d'exactitude.

Comme nous croyons que c'est plus par oubli que par mauvaise volonté, nous espérons que tous s'empresseront de répondre à notre appel, par le retour même de la malle, d'une manière digne d'eux. De sorte qu'il ne restera plus que les mauvaises payes et personne ne voudrait être du nombre, nous en sommes sûrs.

## AUX TOURISTES.

Vous partez, citadins, vous laissez nos campagnes,  
 Ses vallons, ses bosquets, ses prés et ses montagnes.  
 Vous n'avez qu'en passant goûté dans ces beaux lieux  
 Les fruits de la nature et les bienfaits des cieux ;  
 Pourtant dans ces séjours remplis de poésie  
 Jaillit à flots pressés la source d'ambrosie.  
 Vous abandonnez même, inconstants amateurs,  
 Cacouna, la Venise aux sites enchanteurs,  
 La Malbaie enclavée au front des Laurentides  
 Comme un brillant saphir aux eaux les plus limpides,  
 Et ce fier Tadousac, belle étoile qu'au nord  
 Un génie invisible a suspendue au bord  
 D'une nappe de moire où vont par myriades  
 Les vierges se mirer comme autant de naïades  
 Ou de nymphes des bois qu'un rêveur voit s'asseoir  
 Sur les rives d'un lac uni comme un miroir,  
 Ne savez-vous donc pas que c'est dans ces parages  
 Qu'on trouve de l'Eden les plus beaux paysages ?  
 Ici ce sont des monts aux bases de granit  
 Qui recèlent la grotte où l'amour fait son nid ;  
 Là c'est un pic géant hérissant sa crinière  
 Que l'aigle audacieux secoue avec sa serre ;  
 Plus loin c'est un bocage où les petits oiseaux,  
 Mêlent leur gai ramage au cliquetis des eaux,  
 Aux soupirs de la brise, au murmure des vagues :  
 — Concerts mystérieux, indéfinis et vagues !  
 Trémolos prolongés par les échos charmants  
 Qui vont là-bas s'éteindre au bord des lacs dormants ! —  
 Lorsque l'ombre descend du sommet des collines,  
 Et que l'aube blanchit le dôme de vos villes,  
 Oisifs vous languissez dans les bras du sommeil  
 Sans avoir de l'aurore encor vu le réveil ;  
 Cependant c'est bien l'heure où la riche nature  
 Exhibe à nos regards sa plus belle parure :  
 Et seule la campagne aux vastes horizons  
 Tombe en extase et chante à toutes les saisons.  
 Ce n'est pas seulement pendant la canicule,  
 C'est du soir au matin, de l'aube au crépuscule,  
 De l'automne au printemps, de l'hiver à l'été  
 Que s'enivre d'amour cet Eden enchanté.

C. P. BEAULIEU.

Cacouna, Septembre 1884.

## CA ET LA.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que M. A. G. L. Desaulniers, un jeune écrivain de talent, collaborera à notre journal. M. Desaulniers est un travailleur qui nous fera part de ses études et remplira très-bien le but du *Journal du Dimanche*, qui est de joindre l'utile à l'agréable.

De plus, ce monsieur est un poète de mérite, comme on peut le voir par la charmante poésie que nous publions en tête de nos colonnes.

Nous publions toujours avec plaisir les magnifiques ouvrages que nous adressent les jeunes filles et les jeunes écrivains dont

La valeur n'attend pas le nombre d'années.

Ils contribuent à répandre dans le public le goût de la littérature, en donnant tant d'attraits à leurs écrits.

Nos lecteurs ne manqueront pas de lire avec intérêt une délicieuse poésie de M. C. P. Beaulieu qu'ils ont déjà eu occasion d'apprécier avant aujourd'hui.

Le club de raquettes les *Voltigeurs* doit être fier de son excursion de jeudi soir. Bien que la saison fût avancée, il y avait beaucoup de monde. Le succès a été complet sous tout rapport.

MM. Horace Boisseau, le président du club, et

M. A. Noel, le secrétaire, par une organisation intelligente, avaient assurée le succès de ce splendide voyage.

Une société aussi distinguée que nombreuse envahissait le bateau tout étincelant de lumières au dehors et brillait de mille reflets au dedans.

Les amateurs de la belle musique ont passé une délicieuse soirée. On a fort goûté le chant qui s'élevait par degré en accords harmonieux, dans cette solitude du St-Laurent, au milieu de cette nature en fête où les vagues roulant doucement, semblaient prendre part à la mélodie.

Que de délicieuses émotions ! que d'entraînements légitimes ont ravi cette assistance bien choisie pour apprécier cette jolie fête. On eût dit du couronnement des plaisirs de l'été.

Si les *Voltigeurs* sont vaillants, l'hiver à travers la neige et les brouillards, ils n'en sont pas moins galants l'été au milieu des délices d'une bonne société, comme celle qui les environnait jeudi soir.

La question de l'Université Laval entre dans une nouvelle phase. D'après un décret du Pape, l'École de Médecine Victoria subsisterait comme par le passé et Laval est seul reconnu comme université catholique ; car Victoria est affiliée à une université protestante, bien que ses professeurs soient tous catholiques.

D'après le même décret, la succursale de Laval à Montréal recevrait de l'aide de la part des catholiques du diocèse, sans que personne ait à payer un sou de plus cependant.

Sur chaque messe qui serait dite en dehors du pays, il y aurait cinq centins pour l'Université Laval. Nous payons 25 centins au Canada pour une messe, mais en France et dans les missions la messe n'est que de 20 centins, alors il reste cinq centins. C'est ce surplus qui reviendrait à la succursale de Laval à Montréal.

Cela représentera un montant de six à dix mille piastres par année.

Il est question de plus de choisir un local pour la succursale. L'Université Laval est en pourparlers avec les commissaires des écoles catholiques de Montréal pour acheter l'école du Plateau. Ce serait un site magnifique pour une université. Mais ce projet rencontre beaucoup d'opposition.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur une annonce de livres de MM. Cadieux et Derome, qui est sur la dernière page de notre journal. Ces messieurs ont entrepris une œuvre ou ne peut plus patriotique en jetant les bases d'une bibliothèque nationale.

Ils publient tous les ouvrages canadiens qui peuvent être utiles au public, tant au point de vue de notre histoire que dans l'intérêt de notre littérature. Nous félicitons MM. Cadieux et Derome de connaître si bien le rôle d'une librairie canadienne, dont le premier devoir comme le principal succès est d'encourager la littérature nationale.

Ils sont sûr, en même temps, de gagner les sympathies et l'encouragement du public. D'autant plus que c'est la seule librairie où l'on peut trouver tous les auteurs canadiens, qui sont toujours d'un grand intérêt pour tout le monde.

Un jeune anglais venu à Montréal avec les membres de l'association des savants, fit la connaissance de quelques viveurs et après une ivresse de plusieurs jours on dut le conduire à l'hôpital Notre-Dame en proie à une attaque de "delirium tremens."

Il est complètement rétabli et est reparti pour l'Angleterre en compagnie du docteur Joyal.

Cela coûte cher parfois de jouer avec les sentiments, comme le prouve le fait suivant :

Delle Elizabeth Phillips, fille de l'ex-maire de Milwaukee, a intenté contre Ernest Meinicke une action en dommages, au montant de \$5,000 pour violation de promesse de mariage.

Le jury lui a accordé hier \$3,000 pour frais encourus en préparatifs pour les noces et pour les angoisses mentales qu'elle a souffertes.

Ce n'ait certainement pas trop.

On raconte qu'une femme ayant appris au dernier moment que son mari s'était enrôlé dans le détachement des volontaires canadiens partis pour l'Égypte, s'est rendue à bord du vaisseau *Ocean King* et a employé tous les moyens pour détourner son mari de son projet.

Celui-ci est resté inflexible.

Mardi matin a eu lieu à l'évêché le mariage de Mlle Bella McDonald, fille de M. Duncan McDonald, avec M. B. T. Kirkhouse. La cérémonie nuptiale a été célébrée par le chanoine Loblanc.

## CONTES RAPIDES.

Sylvère, le beau peintre brun, avec ses yeux profonds et lumineux, n'a pas d'ami, hors Ivan, le blond poète, dont la moustache moussueuse met comme un arc d'or en travers de son visage chaudement pâle.

Ces deux hommes s'aiment en frères, tendrement. On les voit ensemble, le blond s'appuyant sur le brun, errant par les hauts monts, et tandis que l'un prend un croquis en vue d'un admirable paysage, l'autre ciselle un sonnet.

Et, pendant qu'un matin, couchés dans les mousses, au bord du lac aux eaux de saphir, ils se livrent à leurs travaux favoris, une femme lentement passe...

Lorsque ses yeux sont tombés sur les deux compagnons, son regard retourne vers Ivan, qu'elle fixe avec langueur.

Sylvère a compris qu'il était dédaigné...

Les jours s'écoulaient, et désormais il va seul. Ivan reste aux pieds de l'adorée.

Vainement le peintre regrette. Adieu la chère amitié d'autrefois ! L'amour est venu. D'un coup d'aile brutal, il a tout éteint.

Un soir, les deux amoureux prièrent Sylvère de les accompagner dans une promenade sur le lac profond. Ils montent dans une barque étroite.

Sylvère tient les rames, et souffre de voir ce couple heureux. La nuit est tombée ; la lune se lève, tragique, parmi les nuages sombres ; le souffle devient plus frais. On regagne le bord. Ivan saute sur la rive et tend la main à son amie, mais, au moment où elle avance, d'un vigoureux coup de rame Sylvère fait reculer le canot.

Elle tombe dans le lac qui l'engloutit et se referme... Ivan se précipite, mais, quand il la ramène elle a cessé de vivre.

—Malheureux ! crie-t-il, en tendant la main vers le meurtrier, tu l'aimais donc ?...

—Moins que toi, c'est certain, répond Sylvère avec un étrange sourire !...

Zir.

## UN ROMAN S'IL VOUS PLAÎT.

## I

Depuis deux heures que Georges Lambert était assis devant sa table de travail, il avait déjà pris vingt fois au moins sa plume, et, après l'avoir plongée dans l'encre, il l'avait vingt fois déposée, sans s'en être servi. Dans les intervalles, il s'était livré à une contemplation très attentive de ses ongles ou de la rosace de son plafond. Mais comme la seconde de ses graves occupations n'avait d'autre résultat que de ramener celui qui s'y livrait à la première, aussi invariablement que la première l'avait conduit à la seconde ; après un grand nombre d'essais également stériles de l'une et de l'autre, il repoussa brusquement son fauteuil, se leva et se mit à arpenter son cabinet à grands pas.

« N'est-ce pas la fatalité qui me poursuit ? se disait-il en se tordant les moustaches avec acharnement. Tant que je ne trouvais d'autre emploi de mes œuvres que d'en faire subir la lecture à mes amis résignés, j'étais doué d'une verve aussi féconde que déplorable ; et aujourd'hui, qu'après tant d'espérances caressées et trompées, une Revue hospitalière m'ouvre à deux battants ses colonnes et sa caisse, j'ai la tête encore plus vide que la bourse. Et pourtant, il serait si doux de combler les cavités de celle-ci avec le trop plein de celle-là. Le trop plein !... mais c'est que je n'ai pas le quart d'une idée. Les malins prétendent bien qu'on s'en passe à la rigueur ; moi, je n'ai pas encore l'habitude. Cela viendra, peut-être. Mais, en attendant, je ne pourrai livrer la copie que l'on m'a demandée pour le prochain numéro !... »

Georges accentua d'un profond soupir cette lamentable période ; puis, après avoir regardé au dehors, à travers un coin de son rideau écarté, il reprit :

« Parbleu ! à quoi cela m'avancera-t-il de rester là pendant un siècle ? je me connais ; je n'écrirai pas une ligne ce matin. Autant vaut aller flâner ; je trouverai peut-être quelque chose en marchant. »

Il prit son chapeau, alluma un cigare et descendit les escaliers. Comme il passait, son portier Pappela et lui remit une lettre qui venait, disait-il, d'arriver. Cette lettre portait le timbre de Paris et était ainsi conçue :

« Tu as été prophète, mon vieux Pylade, en disant que je finirais par épouser « ma petite bête de villageoise, » comme tu appelais, un peu brutalement, ma pauvre cousine, lorsque je te confiais mes amours de vacances. C'est fait. Je m'avoue coupable, mais je suis loin d'être repentant. »

« Me voilà donc marié, en dépit des Muses et de toi. Que veux-tu ? j'ai plus besoin de bonheur que de gloire. Tout le monde n'a pas l'estomac assez robuste pour digérer cette nourriture épicée. Mieux vaut donc y renoncer à temps. C'est ce que je fais ; mais avec la ferme volonté de ne jamais me donner le ridicule de dédaigner les raisins que j'ai trouvés trop verts. »

« J'ai déjà commencé l'éducation littéraire de ma femme, en lui lisant tes œuvres. Je ne suis si ma chère Ernestine a deviné l'hostilité que, sans la connaître, tu as toujours montrée à son égard ; mais elle en a tiré une vengeance éclatante ; et si peu que j'aie de prétentions à la divinité, je n'ai pu, je te l'avoue, m'empêcher de lui demander un petit morceau de son plaisir. Après avoir écouté fort attentivement les élégies où tu pleures, en vers si harmonieux, la perte d'un amour aussi charmant qu'a le droit de l'être une fiction : « Pauvre jeune homme, a-t-elle dit, comme il a dû souffrir... de la tête ! » Et pourtant, je ne l'avais pas prévenue. »

« Je ne crains pas beaucoup, en te rappelant cette épigramme, de te donner contre mon amie un grief plus sérieux, et plus réel surtout, que ceux que tu t'étais forgés, je ne sais pourquoi, contre

elle jusqu'ici. Quand tu la verras, il faudra bien, entends-tu ? il faudra bien, fier Sicambre ! que tu adores ce que tu as voulu brûler. Accours donc vite, ou je croirai que tu as peur. »

« Nous sommes à Paris pour quelques jours à peine. Nous avons hâte, l'un et l'autre, de retourner nous cacher dans notre vallée et dans notre bonheur. »

« Si tu ne redoutes pas trop un tête à tête avec ton ennemie, viens ce matin déjeuner avec nous. Je suis forcé de sortir seul aujourd'hui, pour régler définitivement certains détails de ma vie de garçon, qu'il est au moins inutile de faire connaître à ma femme. Je te confierai donc celle-ci ; vous pourrez batailler à votre aise pendant mon absence, et j'aurai, je n'en doute pas, le plaisir de vous trouver bons amis à mon retour. »

« Dans tous les cas, ne manque pas de venir nous prendre pour dîner, à cinq heures. Nous ne t'attendrons pas, mais nous comptons sur toi. »

« ALFRED D... »

« P. S. — Nous avons provisoirement planté notre tente rue... »

« Va-t-en au diable ! s'écria Georges en froissant le billet sans en achever la lecture. Plus souvent ! que je vais m'atteler toute la journée à ce petit bas-bleu de campagne, qui se permet d'avoir une opinion sur mes œuvres, et... d'avoir raison, encore ! Cet animal d'Alfred ! il n'en fait jamais d'autres. Ce garçon-là a dû naître, j'en suis sûr, aux bords du Lignon. Tant qu'il restait sous ma férule, je le maintenais à peu près, et l'empêchais au moins de mettre des rubans roses à ses souliers. Mais, à la première occasion, le voilà qui m'échappe et s'en retourne à ses chères bergeries. Ayez donc des amis poètes, pour les voir un beau jour quitter la vie intelligente de Paris pour les tranquilles mais somnolents bonheurs de la campagne, et les fumées de la gloire pour celles du pot-au-feu ! Eh bien ! qu'ils s'y plongent tous deux, et s'y noient ! ce n'est certes pas moi qui irai les y repêcher, au moins aujourd'hui. Il faut absolument, d'ailleurs, que je trouve une idée pour demain. »

En se parlant ainsi, Georges était arrivé sur les grandes rues, qui étaient dans toute l'animation que leur donnent les beaux jours de printemps.

Tout à coup il se sentit frapper rudement sur l'épaule, et, en même temps une grosse voix l'interpella ainsi :

« Parbleu ! maître Georges Lambert, depuis que vous êtes en train de devenir grand homme, vous avez furieusement l'air de mépriser le pauvre monde. »

Georges s'arrêta et fut aussitôt rejoint par un critique fort influent, qui avait récemment parlé de ses vers avec bienveillance. Mais, comme Lambert lui serrait la main et s'excusait de ne l'avoir pas vu, le critique lui dit en lui montrant une jeune femme qui, en entendant le nom de Georges s'était brusquement arrêtée, et l'avait regardé avec une curiosité naïve :

« Je crois que vous feriez mieux d'adresser vos hommages à cette belle infante, qui y a de toutes façons plus de droits que moi. Eh ! eh ! quel regard elle vous a lancé ! c'est sans doute quelque victime de vos hémistiches perfides. Il ne faut pas être cruel, mon bon. Allez, folle jeunesse ! je vous quitte. »

Mais Georges, qui avait aussi remarqué le mouvement de cette femme, et qui en était d'autant plus intrigué qu'elle lui était absolument inconnue, crut devoir répondre de ce ton d'indifférence railleuse qu'il est de bon goût de prendre en ces sortes de choses :

« Mais non ! mais non ! Je ne connais pas cette dame, et m'en soucie médiocrement, du reste. Elle est belle, c'est vrai ; mais la rue est pavée de jolies femmes, tandis que les vrais amis y sont plus rares qu'ailleurs. »

Et il serrait d'autant plus fort la main de M..., qu'il l'envoyait plus cordialement au diable triplement. Mais, tout en causant avec lui sans comprendre, il ne pouvait s'empêcher de suivre d'un regard désespéré son roman qui passait lentement à travers la foule. Au moment où Lambert craignait de perdre de vue, pour toujours peut-être, cette femme qu'un seul regard lui avait montrée si charmante, elle s'arrêta devant un magasin, et le poète la vit jeter un regard furtif vers l'endroit où lui-même se trouvait.

Cela ne fit qu'accroître son impatience, parce que, d'un moment à l'autre, cette inconnue, qui l'avait évidemment remarqué, pouvait lui échapper sans qu'il eût aucune chance de la rencontrer de sitôt. Georges était donc distrait, et les yeux obstinément fixés dans la direction où il aurait voulu courir lui-même, il répondait tout de travers à ce qu'on lui disait.

M... s'en aperçut, et le quitta sous le premier prétexte venu. Une fois délivré, Lambert s'élança à la poursuite de sa proie. Mais elle avait disparu, et il recommença à maudire celui qui lui avait fait perdre ses traces, lorsque, à l'angle de la rue... Georges aperçut enfin la jeune femme qui, arrêtée au bord du trottoir, semblait hésiter sur la direction qu'elle devait suivre.

Son regard errant autour d'elle, se croisa avec celui de Georges, qui, n'osant encore brusquer l'attaque, l'observait à distance. L'inconnue ne put réprimer un sourire qui n'avait rien de terrible, et le poète, perdant toutes ses appréhensions, se décida à entrer en matière. Il s'approcha donc, et, saluant le plus respectueusement qu'il était possible, il dit :

« Je vous supplie, madame, de ne voir de ma démarche que son motif louable. Il me semble avoir deviné votre embarras, et je serais heureux de pouvoir le faire cesser. »

— En effet, monsieur, répondit l'inconnue sans paraître autrement effrayée, ni même surprise d'une manœuvre dont, à cause même de son apparente innocence, bien des femmes plus expérimentées qu'elle ne semblaient l'être se fussent avec raison déficées, je commence à m'apercevoir qu'il n'est pas aussi facile que je me l'étais imaginé de se diriger dans tout ce mouvement et ce bruit qui m'ont déjà fait perdre un peu la tête... »

— Et c'est vraiment dommage, reprit Lambert en déguisant autant que possible cette grosse fadeur sous un fin sourire, car il des choses trop charmantes pour qu'il ne soit pas impossible de les remplacer convenablement. Mais il est plus facile de retrouver son chemin, et, si vous vouliez bien me dire où vous désirez aller... »

— C'est là précisément, monsieur, le point embarrassant. Je ne vais nulle part, et je n'en suis que plus coupable de n'avoir pas suivi le sage conseil que l'on m'avait donné de ne pas sortir seule. Mais je m'ennuyais chez moi. J'ai cru présomptueusement pouvoir me hasarder loin du nid, et je crains fort maintenant, comme certain autre oiseau, de n'y retourner que :

Traînant l'aile et tirant le pied,  
Demi-morte et demi-boiteuse.

— Nullement, madame ; si j'étais assez heureux pour vous faire accepter, durant votre promenade, le secours de ma vieille expérience, dit Georges qui, dans cette incartade que la jeune femme racontait avec plus de gaieté que de véritable effroi, flairait déjà le roman tant désiré.

— Je vous remercie, monsieur, répondit l'inconnue avec une naïveté complète ; mais il serait peut-être indiscret, en acceptant, de vous empêcher d'aller là où vous êtes sans doute attendu.

— Mon Dieu, non. J'allais, comme vous, au hasard, et mon unique préoccupation est, au contrai-

re, de ne pas arriver aux lieux où l'on m'attend en effet.

— Pourquoi donc cela ? demanda la jeune femme en regardant curieusement Lambert.

— Oh ! c'est toute une histoire, dit celui-ci en riant.

— Racontez-la-moi. J'adore les histoires.

— Soit ; mais veuillez alors, madame, accepter mon bras."

L'inconnue sembla hésiter un moment. Puis, comme si elle repoussait quelque scrupule, elle fit un geste plein d'une mutinerie charmante, et posa sa petite main sur le bras du poète. Celui-ci se demanda un moment si une conquête dont les débuts étaient si peu difficiles, pouvait jamais devenir bien glorieuse ; mais cette jeune femme était si belle et si gracieuse ; il y avait dans sa physionomie, dans sa voix, dans son maintien et dans sa toilette, tant de candeur, d'honnêteté et de distinction naturelle, que les soupçons du poète ne purent longtemps résister au charme qui l'attirait vers elle.

## II

— Est-ce que vous inventez votre histoire ? demanda l'inconnue après un assez long silence.

— Non, madame, répondit Georges, je n'invente jamais rien.

— Pourtant, vous êtes poète, je crois ?

— Comment ! vous savez ? balbutia Lambert avec cette humilité monstrueusement orgueilleuse dont la Muse dote ses élus.

— Mon Dieu ! oui, et cela est très simple, je vous assure. J'ai lu il y a quelque temps un volume de poésies signé Georges Lambert ; et en voulant entendre nommer tout à l'heure, j'ai supposé que vous en étiez l'auteur. Me serais-je trompée ? ajouta la jeune femme avec un geste d'hésitation mêlée de crainte.

— Non, madame, ces vers sont bien de moi. Et serais-je assez heureux pour avoir obtenu l'approbation, ou plutôt l'indulgence d'une aussi belle et intelligente lectrice ?

— Voilà, monsieur, permettez-moi de vous le dire, un compliment bien maladroit ou bien perfide et qui me rend à l'avance toute impartialité impossible dans l'appréciation que vous me demandez. Si, après cela, je vous dis que vos vers sont sublimes, on peut me soupçonner de vous rendre immédiatement votre monnaie, et si je vous dis, au contraire, que je les trouve médiocres, vous avez le droit de m'accuser d'être modérément généreuse et reconnaissante. Ne vous en prenez donc qu'à vous-même si je me vois à regret forcée de ne vous en rien dire ; mais je n'en exige pas moins que vous me racontiez pourquoi vous ne voulez pas aller à ce rendez-vous.

— Le bonheur d'être près de vous n'est-il pas une raison plus que suffisante ?

— Certes, oui ! Mais il me semble qu'avant de posséder ce bonheur inestimable, votre détermination était déjà parfaitement arrêtée.

— Je ne sais. Mais, dans tous les cas, votre vue n'a fait que m'y affermir.

— Aussi n'en suis-je que plus curieuse de savoir jusqu'à quel point je dois être fière de la présence que vous m'accordez.

— Tenez, madame, je ne veux pas vous tromper, dit Georges avec une bonhomie plus ou moins sincère. Je vous dirai la vérité, malgré la belle occasion que vous me donnez vous-même de faire valoir mon sacrifice, et bien qu'en ce cas, ma franchise doive m'être sans doute moins profitable que ne le serait un petit mensonge ; j'espère pourtant que vous me saurez gré de mon désintéressement...

— Désintéressement sublime, en effet, interrompit l'inconnue en riant, et qui ne demande qu'à être suffisamment payé.

— Mon Dieu ! madame, vous êtes impitoyable !

Vous épilchez et dénaturez chacune de mes paroles. Il est impossible, fût-on plus fort que je n'ai la prétention de l'être, de résister à cette guerre à coups d'épingles.

— On se défend comme on peut, monsieur. Tout le monde n'a pas la force de soulever une massue, et encore, pour s'en servir, faudrait-il être bien sûr que son adversaire mérite la mort. Mais vous oubliez que j'attends cette histoire.

— Vous saurez donc, madame, que j'avais un ami...

— Vous l'avez perdu ?

— A peu près. Il s'est marié.

— Eh bien ?

— Eh bien ! un poète marié...

— Ah ! il était poète ! Et avait-il du talent ?

— Beaucoup. Seulement, il devait finir ainsi ; il mettait trop de son cœur dans tout ce qu'il faisait ; il n'aurait jamais pu suffire à aimer et à écrire. L'amour aurait tué la poésie, ou la poésie aurait tué l'amour. Il a dû choisir...

— Et vous trouvez, sans doute, qu'il a mal fait de choisir l'amour ?

— Je ne dis pas cela ; mais enfin, il y a amour et amour.

— Aurait-il mal placé le sien ?

— Hélas !

— Voilà un hélas ! bien funèbre. La femme qu'il a choisie est donc bien mal ?

— Je ne l'ai jamais vue ; mais comment en serait-il autrement ?... une petite cousine de la campagne...

— Vous ai-je dit, monsieur, que je fusse de la ville ? demanda l'inconnue avec une inflexion de voix railleuse.

— Eh ! madame, ces choses-là n'ont pas besoin de se dire. On reconnaît une citadine à première vue.

— Ah ! vraiment ? dit la jeune femme avec un sourire un peu ironique que Georges n'en attribua pas moins au plaisir causé par sa flatterie. Mais ne trouvez-vous pas, monsieur, que votre histoire languit ?

— Je vous ferai observer, madame, que vous l'interrompez à chaque mot.

— C'est juste ; mais cela ne m'arrive plus. Poursuivez.

— Je poursuis. Mon ami est venu passer sa lune de miel à la ville. Il m'a écrit ce matin pour me prier d'aller tenir compagnie à sa femme qu'il est forcé de laisser seule une partie de la journée."

Ici l'inconnue sembla vouloir faire une observation, mais elle se tut. Lambert remarqua son hésitation, et lui demanda :

— Vous alliez dire quelque chose, je crois, madame ?

— Oui, mais je me souviens que j'ai promis de ne pas vous interrompre.

— Oh ! faites. Je tiens beaucoup plus à vous entendre qu'à parler moi-même.

— Eh bien ! monsieur, je voulais vous demander ce que vous pensez de ces grandes affaires que les hommes ont toujours sous la main quand il leur prend fantaisie de se débarrasser de la société de leurs femmes ?

— Eh ! eh ! fit Georges avec un sourire assez perfide.

— Vous ne me semblez pas énormément convaincu de leur gravité ? demanda la jeune femme d'un ton d'inquiétude où l'on aurait pu soupçonner un intérêt personnel.

— Je crois franchement que cela dépend beaucoup de sa femme. Ainsi, il me semblerait impossible, par exemple, de ne pas oublier, près de vous, toutes les affaires même les plus sérieuses, à moins qu'elles eussent encore un rapport indirect avec votre bonheur.

(A suivre.)

## FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE.

### Histoire d'un Trésor.

LA FUGITIVE.

XXXVIII

Depuis le départ de Torancy, les choses avaient repris, au château des Ormes, le cours d'autrefois. Mme de Lépinoy, assise auprès de la chaise longue de Valrémy, reprenait peu à peu son empire et finissait par faire oublier au capricieux jeune homme cette Madeleine qui se mourait d'amour à Salvigny. Son souvenir s'estompait chaque jour davantage, et, comme en tous les êtres qui le moment présent est le seul désirable, le seul qui occupe réellement l'esprit, la poétique figure de la jeune fille perdait, à ses yeux, bien des charmes qui l'avaient subjugué.

Le brusque éloignement du capitaine avait profondément contrarié la marquise, qui ignorait les derniers événements. Elle supposait à son ennemi un caprice heureux qui lui enlevait sa vengeance. Elle se consolait du moins en pensant que le coup, pour n'avoir pas été complètement réussi, avait en partie porté juste. Madeleine, aux yeux de Senlis, était horriblement compromise et sa réputation à tout jamais perdue. Il lui revenait chaque jour des bruits mystérieux ; des questions indiscrettes lui étaient faites qui annonçaient que la calomnie avait consciencieusement fait sa route souterraine, et qu'elle n'attendait qu'une occasion, une affirmation de sa part, une preuve positive pour éclater et se déchaîner avec l'envie furieuse qui est le propre des petites villes en ces sortes de choses. Cette preuve, elle n'avait garde de la donner ; mais, lorsqu'on l'interrogeait, ses habiles silences, ses sourires à demi retenus, à demi échappés, disaient plus dans leur perfide diversion qu'un langage violent ou haineux.

Bref, au bout d'un mois d'absence Torancy fut revenu trouver sa chère maison du faubourg de Paris, qu'il eût été pour tous le sujet d'une réprobation qu'on lui eût à peine déguisée en temps ordinaires, et qu'en des temps difficiles on lui eût certainement fait voir.

C'est encore un des privilèges de ces étroites réunions d'hommes, où toutes les petites gens de l'humanité semblent parfois s'être rassemblées, que d'attendre, pour attaquer l'homme heureux ou l'homme fort, qu'il soit déjà la victime des événements et que le malheur l'ait abattu, afin de l'écraser tout à fait. On aime à lui faire sentir, sur une plaie vive, les coups qu'on va lui porter.

Lorsque Roland reçut cette lettre de Madeleine ce fut la marquise qui la lui apporta. Elle avait reconnu l'écriture, et, depuis longtemps d'ailleurs, elle surveillait la correspondance de son petit-fils. L'absence de toute communication entre Valrémy et Madeleine l'avait étonnée. Cette petite lettre, d'une écriture incertaine et tremblée, la rassura.

— Elle a été malade," pensa-t-elle.

Quant à Roland, qui, à cette époque, marchait assez facilement avec l'appui d'une canne, Madeleine, à la lecture de ce papier que sa grand-mère dévorait du regard, lui était apparue mille fois plus séduisante. L'idée de posséder cette jeune fille qui l'adorait au point de se perdre pour lui, de lui produire dans le monde parisien comme une femme inédite, aussi spirituelle qu'élégante, l'avait bouleversé. Son goût pour elle était revenu à tire d'ailes, et Mme de Lépinoy, dès cet instant, ne fut qu'une mode passée depuis dix ans. Son visage rayonnait. Sa joie était si apparente, que Mme de Vaudricourt crut pouvoir lui dire :

« Voici une lettre qui paraît vous réjouir, Roland.

— Oh ! oui, grand'mère, assurément. Je pars tout à l'heure pour Paris. »

Il sonna.

« Des chevaux de poste et vivement, » dit-il.

La marquise sourit.

« Quelque amourette, dit-elle. Pauvre fou !

— Ah ! chère maman, on le servit à moins. »

Au moment de partir, il rencontra Rolly qu'il mit au fait de la situation, sans s'apercevoir que le pauvre garçon changeait de visage pendant son récit, et que, luttant en vain contre ses émotions, il se retenait au mur pour ne pas les trahir.

Quand la chaise de poste, qui emmenait Roland, eut disparu, l'homme de confiance de Mme de Vaudricourt se rendit auprès d'elle.

« L'adresse qu'a donnée M. le comte à son valet de pied c'est, dit-il, Hôtel de Lorraine, rue du Faubourg-Montmartre. »

La marquise inscrivit précieusement cette note et demanda Rolly. On lui répondit que M. de Vaudricourt venait également de partir pour Paris dans sa voiture.

« Qu'est-ce à dire, pensa la vieille dame, pourquoi pas ensemble ? Il y a quelque anguille sous roche et la vertu de mon petit-neveu, avec les vices de son cousin, auront maille à partir ensemble.

Où diable la vertu va-t-elle se nicher. C'était bien assez d'une bosse, pourtant. »

## XXXIX

Le matin de cette fatale nuit où Madeleine avait pris la fuite, Torancey, ne la voyant pas descendre, entra chez elle. Le lit n'était pas défait. Il crut qu'elle avait mis en ordre elle-même son rustique ménage, et qu'elle était sortie à l'aurore avec quelque servante de ferme. Il s'informa. Personne ne manquait, et nul n'avait aperçu la jeune fille. L'inquiétude le prit. Il courut tout le village, la demanda à chacun. Quand vint le soir, on partagea ses alarmes, et ceux qui l'avaient rassuré furent des premiers à l'aider dans ses recherches. Torancey ne se lamentait pas, il agissait. Sauf l'hypothèse d'un départ volontaire dont elle ne l'avait pas averti, il passa en revue toutes les autres, même les plus absurdes.

Quelqu'un trouva par hasard une petite broche noire dont elle se servait d'habitude, et qu'elle avait perdue à l'endroit où elle s'était assise pour attendre la diligence. C'était à deux lieues de Salvigny.

Torancey fit le chemin en courant, et étudia avec une sagacité que l'amour paternel décapla ce qui s'était passé. Il reconnut l'empreinte des pas de sa fille dans l'argile. Il vit la trace des roues de la diligence que l'arrêt de la voiture avait élargie et creusée. Il remarqua le piétinement des chevaux. Il revit le pied de Madeleine auprès de cette même trace.

« Allons, se dit-il, elle est partie pour Paris ; elle est partie seule, de son bon vouloir, par haine de moi, pour amour de lui. »

Comme il s'en retournait aussi lentement qu'il était allé vite, la diligence qui revenait de Paris le rattrappa.

« N'avez-vous pas, demanda-t-il au conducteur, pris dans la nuit d'hier une jeune personne sur la route, à quelques kilomètres d'ici ? »

On lui répondit affirmativement. Il remercia et continua son chemin. Quand il arriva à Salvigny :

« Je sais où elle est, dit-il ; elle est à Paris. Elle aimait un homme qu'elle est allée rejoindre. »

Comme il disait ces mots, qui produisirent parmi les paysans une stupéfaction universelle, il ôta sa coiffure et s'essuya le front. Une acclamation de

pitié s'éleva. En deux heures, les cheveux gris du capitaine avaient entièrement blanchi.

A quelle profondeur de découragement était donc arrivé cet homme, si fort contre ce qui brise d'ordinaire l'humanité, qu'il relevait à la face de tous la honte de son enfant idolâtrée ?

Hélas ! le malheureux sentait que tout était terminé et qu'il avait à jamais perdu son trésor. Comme l'avare qui aurait retrouvé sa cassette vide et l'aurait repoussé dédaigneusement et désespérément du pied, il ne voulait plus de Madeleine. Il consentait à sa perte, et dès lors, que lui importait la façon dont il renouçait. Et pourtant, cet adieu qu'elle ne lui avait pas donné, il le voulait, il le lui fallait. Ce n'était plus à Madeleine qu'il allait le porter, mais à l'ombre de son enfant idéalisée, mais aux lieux où ils avaient vécu ensemble. Puis il avait encore un autre projet, il voulait se venger de son voleur.

Le lendemain, il prit congé des paysans, et les embrassa tous avec de rudes étreintes. On sentait un adieu derrière ces *au revoir !* du vieux soldat, et les anciens du village qui avaient connu Torancey et se souvenaient du lion de 1815, se disaient tout bas :

« Il va y avoir du grabuge. Mais le brave homme a trop de chagrin, nous ne le reverrons plus ! »

Et, quand au détour de la route disparut la lourde voiture qui l'emmenait, tous les yeux étaient humides, et pendant plusieurs soirs on parla dans les veillées du capitaine, comme s'il eût fallu faire son oraison funèbre. Il y a des choses qui se sentent et des prévisions qui s'expriment seules sans s'expliquer.

## XL

Torancey revint donc à Senlis. Quand Margotte vit qu'il rentrait seul avec cet air sombre et le visage défait :

« Et mademoiselle ! s'écria-t-elle.

— Elle est morte il y a trois jours, ma pauvre Margotte. Nous ne la reverrons plus. Ne m'en parle jamais, et si tu le peux, oublie-la, toi qui l'aimais. »

La vieille servante, qui adorait Madeleine et la tenait pour son enfant, au moins autant qu'elle pouvait l'être de Torancey, remplit la maison de gémissements. On entendait ses sanglots bruyants de la chambre où le capitaine s'était retiré.

« Elle pleure, dit-il, et moi, pourquoi ne puis-je pas pleurer. Que je souffre, mon Dieu ! Mon enfant ! Ma pauvre petite fille ! Oh ! oui, elle est morte ! morte pour moi ! morte à tout jamais ! J'ai perdu son cher sourire, sa voix du paradis. Je l'avais pourtant élevée de mon mieux, soignée avec dévouement. J'étais scrupuleux pour elle plus qu'un brave soldat comme moi ne le fut jamais pour son honneur. J'écartais le danger. Le jour je l'égayais, la nuit je veillais sur elle. Je lui avais fait un lit de ma propre existence. Elle était si jolie alors ! Que de naïves questions pour apprendre ! que de graves réponses pour instruire ! Les beaux yeux qu'elle avait ! j'en étais fier et chacun me l'enviait. Aujourd'hui ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! »

Il s'en alla tout chancelant sous le poids de ses larmes qui ne pouvaient s'épancher jusqu'à la chambre soyeuse de Madeleine.

En entrant, ce léger parfum qui lui était propre et qui émanait ordinairement d'elle, parfum de jeunesse et de fraîcheur, le saisit. Il s'arrêta sur le seuil. Il y avait à portée de sa main, oubliée sur son fauteuil, une légère fourrure en peau de cygne qu'elle aimait à porter. Il la saisit et y plongea sa tête avec une sorte d'ivresse fiévreuse. Il le couvrait de baisers. Un beau pastel qui représentait la jeune fille pendait à la muraille. Elle y était représentée avec une robe blanche, un large

chapeau de paille et tenait à la main un gros bouquet de lilas. Elle souriait et le regardait. L'infortuné père roula devant cet image le fauteuil qu'elle affectionnait et resta de longues heures à contempler les traits de sa fille que ses yeux buvaient pour ainsi dire. Il respirait bruyamment.

« Voilà donc tout ce qui me reste de ma vie et je demeure à jamais privé de ce que j'ai tant aimé. Le vide partout désormais... Le destin eût dû respecter un vieux et honnête homme. Quelles fautes ai-je donc commises que j'expie si cruellement. »

En ce moment Margotte entra. Elle était inquiète de lui. Il faisait une nuit glaciale et le vent mugissait dans les arbres. Elle alluma du feu et les bougies, puis elle s'en alla sans qu'il lui eût parlé. Torancey décrocha le portrait de Madeleine, le regarda un instant encore puis le jeta dans le brasier. Pendant quelques secondes le visage gai, le printemps vainqueur qui brillaient sur cette image, resplendirent aux lueurs rouges de la flamme. Puis la toile tordue se rompit et la fumée déroba cette chère figure. Le capitaine se leva, et prenant l'un après l'autre tous les menus objets qu'aimait Madeleine et qu'il lui avait donnés aux diverses époques de sa jeunesse il les brûla également. A chaque sacrifice qu'il faisait un soupir rauque et douloureux s'échappait de sa gorge. Quand ce fut fini, il descendit et s'enveloppa de son manteau de voyage.

« Vous repartez donc, mon pauvre monsieur, lui dit la vieille servante.

— Oui, ma bonne Margotte, répondit-il ; peut-être même cette fois serai-je longtemps absent, et puisqu'il faut tout prévoir, qui sait, à mon âge où la mort est proche, si je reviendrai jamais !

— Oh ! quelle idée, monsieur ! exclama la vieille recommençant à pleurer.

— Ecoute et calme-toi, Margotte. Retiens mes paroles, et si tu ne me revois plus exécute mes ordres comme tu l'as toujours fait, ponctuellement religieusement. Je t'ai trompé. Madeleine n'est pas morte. Elle est partie, elle m'a quitté pour un amant. C'est te dire que je ne l'en ai pas moins perdue. Mais ces crimes-là, vois-tu, portent en eux-mêmes leur propre peine, trop grande peut-être. Elle sera à son tour abandonnée et le désespoir de son pauvre père lui retombera sur le cœur comme un héritage et un châtiment. N'oublie pas que tout ici est à elle. Veille, soigne sa maison, attend-la toujours, la pauvre enfant. Et quand elle reviendra brisée, flétrie, isolée, sois sa mère, sois ce que fut son père aussi, j'ai été pour elle tout ce que j'ai pu. Hélas ! il y a des choses qu'un vieux soldat, malgré ses efforts, ne peut apprendre. Toi, Margotte, ouvre-lui les bras. Guéris-la, si toutefois on guérit de ces blessures, avec ton affection dévouée. Elle était bonne, elle était douce, elle aimait son père malgré tout, cette enfant, elle aura de cuisants regrets d'avoir été ingrate envers moi. Adoucis le souvenir qu'elle en gardera, taries ses larmes avec le pardon que je lui donne, le pardon de celui qui l'aimait tant et qu'elle aura tué... »

## Décisions judiciaires concernant les journaux.

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

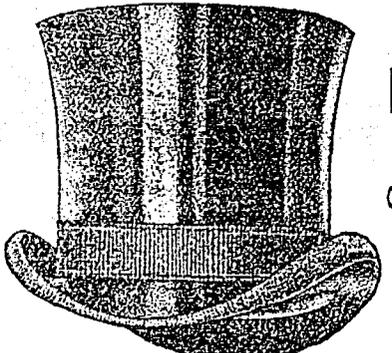
30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et une preuve "prima facie" d'intention de fraude.

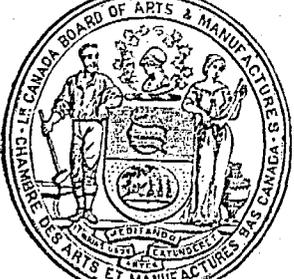
**LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !**  
**CADIEUX & DEROME,**  
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

**LIVRES-CANADIENS.**—A TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.  
**FORESTIERS ET VOYAGEURS**, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.  
**VIE DE MADEMOISELLE MANCE**, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, B. L.; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.  
**LA FAMILLE ET SES TRADITIONS**, par M. A. Brunet; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.  
**VIE DE MONSIEUR OLIER**, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Montréal, par P. A. de Languère; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.  
**VOYAGE EN TERRE SAINTE**, par Mgr de Goesbriand, Evêque de Burlington, Vt.; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.  
**NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE**, par F. X. Prieur; un vol. in-8. Prix 50 cts.  
**MADAME BARAT**, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 50 cts.  
**LES JEUNES CONVERTIES** ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse de Montréal; un vol. in-8. Prix 30 cts.  
**HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE**, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, en Amérique, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 30 cts.  
**LEGENDES DU NORD-OUEST**, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
**MONSIEUR PLESSIS**, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
**LA PREMIERE CANADIENNE DU NORD-OUEST**, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
**LE HEROS DE CHATEAUGUAY**, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
**CHRISTOPHE COLOMB**, par un prêtre du Diocèse de Montréal; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
**MONSIEUR TACHÉ**, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
**VIE ABRÉGÉE** de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame; un vol. in-12. Prix 25 cts.  
**TROIS LEGENDES**, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

**LORGE & C<sup>IE</sup>** **LORGE & C<sup>IE</sup>**  
 CHAPELIERS CHAPELIERS  
 PARISIENS PARISIENS



—21—  
 Rue St-Laurent  
 MONTREAL.




**P. HEMOND & FILS**  
 Fabricants de Chaussures  
 1365, RUE NOTRE-DAME, 1365  
 Près du Carré Dalhousie  
 Donnent une attention toute spéciale aux Chaussures Fines, pour Dames et Messieurs.

**L. C. de TONNANCOURT**  
 MARCHAND-TAILLEUR  
 1519 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL  
 Vient de recevoir un assortiment aussi complet que varié de Marchandises Françaises, Anglaises et Ecossaises.  
 COUPE GARANTIE, ELEGANTE ET PARFAITE.

**"L'ALBUM MUSICAL"**  
 Recueil de Musique et de Littérature Musicale  
 Paraît tous les mois, 16 pages de musique et 8 pages de texte, musique d'orgue et piano, romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs.  
**PRIX D'ABONNEMENT : \$3.00.**  
 Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 centimes.  
 A. FILIATRAULT & C<sup>IE</sup>,  
 Editeurs-Propriétaires,  
 25, Rue Saint-Gabriel, Montréal.  
 Boîte 325, P.O.



**PÂTE CHEVALLIER**  
 Pâte de Gomme d'Épinette rouge du Docteur Chevallier.  
 Enregistrée à Ottawa et à Washington. Supérieure aux Sirops de Gomme d'Épinette.  
**25 cents la boîte.**  
 LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

**La Pâte de Gomme d'Épinette** est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portable.  
 La boîte 25c. Demandez par la poste.

**GOUDRON DE NORVÈGE**  
 De la Pharmacie de Lyon.  
 Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.  
**50 cents le flacon.**  
 LAVIOLETTE & NELSON, Agents pour le Canada.  
 La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

**CORYZINE**  
 GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.  
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.  
 Enregistrée à Ottawa.  
**PRIX 25 CENTS LA BOITE.**  
 LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

LA POUDDRE CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.  
 La Boite, 25c.

**PRESCRIPTION DU DR. NELSON**  
 LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin, pour enfants d'aucun âge.  
**PRIX 25 CENTS.**  
 Enregistrée à Ottawa.  
 LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.  
 La bouteille, 25c.

**Le Baume de Jeunesse DES DAMES**  
 Pour embellir et préserver le Teint.  
 Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.  
 En vente chez tous les Pharmaciens.  
 Flacon d'Essai seulement 25 cts.

**E. A. D. MORGAN, B. C. L.**  
 AVOCAT  
 Commissaire pour Ontario et Manitoba  
 112 RUE ST. FERDINAND-NAVIER.  
 Boîte B. P., 310.

**Plumes Teintes en Noir BRILLANT.**  
**WILLIAM SNOW**  
 FABRICANT DE  
**PLUMES d'AUTRUCHES**  
 2025 Rue Notre-Dame, Montreal.  
 Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

**A VENDRE. 10,000,000**  
**De Pieds de Bois de Sciage**  
 De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.  
 —AUSI—  
 Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Épinette.  
**A. HURTEAU & FRERE,**  
 Coin des Rues Dorchester & Sanguinet, MONTREAL.  
 Typographie de Nar. Piché, 44 rue St-Louis.

**JEUNES GENS! LISEZ! LA VOLTAIC BELT CO.**  
 (COMPAGNIE DE LA CEINTURE VOLTAÏQUE)  
 de Marshall, Mich., offre d'envoyer leur CÉLÈBRE CEINTURE ELECTRO-VOLTAÏQUE et autres INSTRUMENTS ELECTRIQUES à l'essai, pendant 30 jours aux Messieurs (jeunes ou vieux) affligés de débilité nerveuse, perte d'énergie ou autres indispositions semblables. Aussi pour rhumatisme, névralgie, paralysie, et beaucoup d'autres maladies. La restauration complète de la santé et de l'énergie sont garantis. On ne court aucuns risques, attendu qu'un essai de trente jours est accordé. Des pamphlets illustrés sont envoyés gratuitement à toutes personnes écrivant à la compagnie.  
**J. C. DANSEREAU,**  
 Editeur-Propriétaire.